844

LETTRE

SUR LES MOYENS D'AMELIORER L'ETAT DES PROLETAIRES EN EUROPE.

(Publiée pour les membres de la Société Canadienne d'Etudes Littéraires et Scientifiques.)

Un jeune voyageur genevois, M. Morhard, qui passa par Québec au mois de Juin dernier se rendant vers l'ouest de l'Amérique qu'il parcourt actuellement, adressa alors à M. Aubin la lettre suivante dont la *Société Canadienne d'Etudes Littéraires* à qui elle fut communiquée, ordonna l'impression pour l'usage de ses membres.

M. Morhard a voyagé en Europe dans le but de chercher un remède à l'état précaire des Prolétaires, et les remarques qu'il a cru devoir faire sur cette question vitale de la Société moderne sont le fruit des recherches d'un esprit éclairé et du cœur le plus véritablement honnête.

A la vue des terres incultes de l'Amérique, les Philanthropes de la populeuse Europe ont dû naturellement penser à ce nouveau genre d'émigration indiqué par M. Morhard. C'est dans l'espérance d'attirer l'attention sur les avantages qui pourraient résulter d'une telle immigration, tant pour cette colonie que pour les pays qui surabondent en population, que la S. C. d'Et : Litt : et Scient : n'a pas balancé à témoigner le désir de voir les amis de l'humanité prendre connaissance de l'excellente lettre de M. Morhard.

RAPIDE EXPOSE

DE L'ÉTAT ACTUEL DES CHOSES EN EUROPE, ET DU SEUL REMEDE QU'IL SOIT POSSIBLE D'APPORTER AUX MALHEURS QUI LA MENACENT.

ADRESSE'

A TOUS CEUX

DANS LE CŒUR DESQUELS SONT ENCORE GRAVÉES CES PAROLES DE JÉSUS.

" Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. "

AUX yeux de tout homme dont un bas et vil égoïsme n'a pas desséché le cœur, l'Europe offre un beau mais

triste spectacle. Près d'une moitié de la population, écrasée de misère, demande à grands cris, au nom du Dieu de ses pères, pour elle ou du moins pour ses enfants, du pain, l'air pur et vivifiant de la liberté. L'autre moitié, favorisée par le sort et coulant ses jours dans le bien-être, songe parfois au sang de celui qui mourut pour nous sur le calvaire, verse des pleurs de pitié, ouvre la main, et soulage.—Bien des fois, parcourant les rues sombres et fétides de nos grandes villes, l'homme compatissant a senti couler dans son cœur la joie la plus pure qu'il soit donné à un mortel de goûter sur la terre : Il a vu un seul morceau de pain noir, tombant de la table du riche, ramener le coloris du bonheur et de l'espérance sur le visage d'une troupe d'enfants hâves et décharnés. Il a vu ce morceau de pain noir détrempé des larmes de gratitude de leur mère.—Bon riche ! Pauvres et intéressantes créatures ! Oh ! que notre Sauveur n'est-il encore souffrant au milieu de nous !

Partout on agrandit, on fonde de magnifiques hôpitaux. Des sociétés de personnes charitables s'empressent à l'envi de vêtir celui qui est nu, de nourrir celui qui a faim, d'abriter celui qui a froid.—On fait des essais de colonies. Les commandements du Sauveur semblent plus que jamais exercer leur empire parmi les chrétiens. Hélas ! Pour quiconque observe et pense, ces nobles mouvements de l'humanité ne sont guère autre chose que la chimère de la vertu. Chaque jour, la flétrissante misère, accompagnée de la dépravation du cœur et de l'esclavage, étend de plus en plus son réseau de deuil et de mort sur la tête des humains. Des milliers de pauvres enfants ne viennent au monde, dans notre siècle philanthrope, que pour servir et souffrir. Le pâle *voyou* jouit du dimanche chrétien en mêlant, du milieu du ruisseau boueux qui lui sert de patrie, ses cris de détresse et de malédiction aux chants religieux qu'il entend rouler au loin sous les voûtes de Notre-Dame, dans la capitale de la France.

Et, tandis que, sur les dalles de l'Eglise de St. Paul, le riche capitaliste anglais rend compte au ciel des heureux qu'il croit avoir faits et se réjouït de pouvoir être mis au nombre des justes, le misérable ouvrier de fabrique, sans ouvrage et sans pain, arrête ses yeux hagards sur ses enfants étendus dans la paille d'une mansarde infecte, et chante le bonheur de la vie d'ici bas en noyant dans le *gin* ses chagrins rongeurs !

Américains ! Vos frères d'Europe sont dans la détresse.—Voici le moment ou jamais où vous pourrez vous montrer à leur égard généreux et justes. L'heure est venue où l'homme secouera le joug pesant de la servitude et de la misère.

Lorsqu'on recherche la cause de la misère et de la dégradation chez les hommes, la raison démontre que cette cause n'est au fond que l'agglomération insensée d'un grand nombre sur certains points de notre globe, et la crainte ou l'impuissance de peupler et de défricher de vastes terrains fertiles, mais incultes encore, qui sont destinés par la Providence à nourrir la race humaine dès qu'elle aura le courage de quitter les masures croulantes, la misère et l'esclavage doré de l'Ancien-Monde.

Dès long-temps on émigre. Dès long-temps on fonde des colonies. Et ces émigrations et ces colonies ont causé la perte de milliers d'hommes et n'ont pas beaucoup changé la face des choses. Dans les parties peuplées de l'Amérique, se retrouvent à peu près les mêmes misères qu'en Europe. Dans les villes de l'Union, le voyageur entend des cris de détresse et de servitude. Il y rencontre de ces cœurs lâches qui s'humilient devant l'éclat de l'or. Il y voit des hôpitaux, des verges, des prisons.

Oui, c'est vrai !—L'homme commence enfin à comprendre l'histoire de l'homme.—Oui, chacun le sent : partout où l'on emportera les absurdes systèmes, les tristes préjugés de la vieille Europe, on emportera nécessairement aussi la vieille Europe avec soi. Partout

où l'homme ne prendra pas pour devise ces trois mots : *Christianisme*, *Force* et *Liberté*, il traînera ses vieux haillons de deuil. Partout où l'homme voudra devenir riche avant d'être heureux, il sera faible et misérable. Il faut enfin que la race d'Adam apprenne à estimer plus le corps que le vêtement, plus l'âme que la science.

Qu'a-t-on fait dans la plupart des colonies fondées jusqu'à nos jours ? On a trop souvent laissé commander celui qui avait en partage la force et la richesse. On a trop souvent laissé servir et souffrir celui qui avait en partage la faiblesse et la pauvreté. En arrivant dans sa nouvelle patrie, le colon pauvre ne pouvant obtenir parfois qu'une trop maigre propriété territoriale, en mettant au jour des enfants, a mis au jour des esclaves. De là cette insatiable soif de l'or et des grandeurs, cette rongeante vanité, qui se retrouvent aux colonies comme dans l'Ancien-Monde.

Il s'agit pour nous, aujourd'hui, d'ouvrir une ère de liberté, de travail, de force religieuse et morale à tous ceux qui souffrent en Europe.

Ayant reconnu qu'on ne peut pas faire des chrétiens avec des cadavres torturés de faim et de détresse,—avec des enfants élevés dans la vapeur fétide et amortissante, au milieu des sales propos des fabriques,—avec de hâves squelettes se roulant dans la vermine et la fange des égoûts de nos grandes villes, nous voulons, en régularisant et facilitant une émigration générale d'Europe en Amérique, et en assurant à tout prolétaire ainsi qu'à tout enfant mâle du prolétaire une propriété territoriale dont il ne lui serait point permis d'étendre les limites, réaliser, pour quiconque le fera désormais sincèrement, le vœu d'une noble et sûre indépendance, fruit du travail et de la moralité. Nul, dès lors, ne sera prolétaire que s'il a un cœur trop lâche pour convoiter la belle destinée de l'homme libre. Le prolétaire malheureux et forcé n'existera plus jusqu'au moment où toutes les terres

cultivables seront occupées. Ce moment venu, il sera du devoir des générations futures de chercher au mal un nouveau remède.

Nous n'avons point de système. Voici en quelques mots, l'exposé de notre philosophie morale et sociale.

" Il n'est ici bas pour l'homme que deux puissants
" mobiles, *L'Avarice* et *la Charité* : Ces deux mots
renferment l'idée de toutes nos passions.

" Comme tous les corps matériels de la Nature, le
" corps de l'homme est assujetti à la loi de la pesan-
" teur. Il est sans cesse attiré vers le sol et toutes les
" modifications du sol (les richesses par ex.)—Il tend
" donc au repos, à l'inertie, à la mort.—Nous appel-
" lerons vices toutes les tendances de l'homme au
" repos, à l'inertie, à la mort.—Nous les réunirons
" sous un nom collectif : *L'Avarice.* Ils sont les
" attributs du corps.—Mais nous voyons le corps de
" l'homme s'agiter au dessus du sol, se mouvoir vers
" un but quelconque, en un mot *vivre.*—Il est donc
" quelque chose d'étranger à lui qui le force de se
" soumettre à la loi d'inertie. Ce quelque chose ne
" peut être qu'un esprit, qu'une âme.—Nous appel-
" lerons *vertus* toutes les tendances de l'homme au
" mouvement, à la *vie.* Nous les réunirons sous un nom
" collectif : *La Charité.*—Elles sont les attributs de
" l'âme.

" *L'Avarice* étant la tendance au repos, est une
" négation de la vie, c à-d. de l'amour, car l'amour est
" le désir de l'Eternité.—L'avarice est donc le vice.

" *La Charité* est l'amour noble, l'amour par excel-
" lence, l'amour conçu par l'âme. La charité est donc
" la tendance à l'Eternité, au mouvement absolu.—
" Elle est donc la vertu.

" *La Poésie*, c'est la lutte entre l'avarice et la cha-
" rité. C'est la *Vie* d'ici-bas. C'est la passion de
" l'idéal de l'homme, c-à-d. de la liberté de l'âme
" dans son plus haut degré de domination sur le
" corps.

" *La Loi*, c'est la répression de l'avarice.

" *La Religion*, c'est l'impulsion donnée à la charité.

" *La Philosophie*, c'est l'intelligence de la Religion
" et de la Loi.

" *La Liberté*, c'est le résultat de la philosophie.

" *Le Bonheur*, qu'est-ce, sinon cette même Li-
" berté ?

" Dans tout Etat où sont comprises et règnent la
" Religion et la Loi, l'homme est libre et heureux. "

" Parmi les nouveaux colons, nous travaillerons à ce
" que la Religion du Christ et la Loi règnent et soient
" comprises, laissant d'ailleurs à chacun la Liberté de
" penser sur toutes choses selon son cœur. "

Nul prolétaire d'Europe ne serait admis à passer sur le Continent Américain, sans des certificats de probité à lui délivrés par le prêtre et les magistrats de sa commune.

Il sera fondé en Europe, en faveur des enfants des propriétaires auxquels, seule, l'émigration en Amérique peut assurer un avenir libre et heureux, des écoles où l'on enseignerait l'agriculture telle qu'elle se pratique sur le Continent Américain. A cette éducation industrielle, serait jointe une éducation morale et chrétienne.

On faciliternit le retour dans leur terre natale aux personnes qui, par des motifs suffisants, ne pourraient se plaire dans ces contrées et désireraient repasser en Europe.

La Constitution Américaine nous apparaissant comme celle où, en considération de l'état actuel du progrès social, la Loi est le plus favorable à la liberté de l'homme, nous ferons de nos colons des citoyens des Etats-Unis.—Nous ne demandcrons l'adoption que d'un règlement nouveau dans la propriété, savoir celui-ci :

Chaque homme possèdera **20** *acres de terre (ou toute autre étendue modérée qu'on jugera convenable.) Mais nul n'en pourra posséder davantage.*—Du reste, chacun restera libre d'acquérir, par des voies honnêtes, de la fortune ou de la renommée dans la carrière des Etudes, du Commerce, des Arts ou de l'Industrie, selon ses talents particuliers.—Dès l'âge de vingt ans, tout homme pourra quitter la ferme de son père et régir lui-même le terrain dont l'Etat lui assure la possession dès sa naissance.—Quiconque ne tiendra pas à cette possession cèdera son terrain à un prolétaire.

Ce règlement empêcherait pour toujours de s'introduire dans les nouveaux établissements ce prolétariat forcé dont tant de millions d'hommes, sans ouvrage et sans pain en Europe, demandent à grands cris l'abolition.

Tels étant nos desseins, et l'état actuel des choses, nous demanderons aux Etats de l'Union Américaine et à ceux de l'Europe, de favoriser de tous leurs moyens l'établissement des prolétaires Européens dans le Nouveau-Monde.—L'Europe trouverait à ce mouvement un avantage immense, en se délivrant d'une population surabondante qui lui est à charge et qui, faute d'autres ressources, menace de s'ouvrir par la violence l'accès à l'indépendance et à la richesse.—L'Union Américaine acquerrait en peu d'années un grand nombre de citoyens honnêtes qui augmenteraient considérablement sa puissance et ses revenus et qui, lui devant leur bonheur et l'avenir de leurs enfants, l'aimeraient comme leur patrie et s'efforceraient de la rendre prospère.

Il n'a pas été possible, jusqu'à ce jour, de trouver au mal aucun autre remède à la fois plus immédiat, plus raisonnable, plus rempli d'un grand avenir et moins onéreux que celui que nous proposons.

Espérant que ces pages trouveront un écho dans le

cœur de quelques vrais chrétiens, nous leur exposerons, d'ici à plusieurs mois, quels secours en argent, en terres ou en moyens de transport, exigera la mise à exécution de nos projets.

G. MORHARD,

Citoyen de Genève (Suisse).

New-York, 1844.

IMPRIMÉ PAR N. AUBIN,

BUREAU DU CASTOR,

14, *Rue Couillard, à Québec.*